

D'ailleurs, si, dans la conduite des opérations militaires, le général Forey avait pu mériter le qualificatif de *Cunctator*, il n'en était pas ainsi dans sa campagne politique, car il faisait se succéder les opérations avec une rapidité désespérante. Deux jours après le fameux décret constitutionnel, parut, le 18 juin, un nouveau décret qui nommait trente-cinq citoyens membres de la junte gouvernementale.

Cette pléiade d'étoiles de toutes grandeurs ne nous disait rien; mais le plus remarquable c'est qu'elle ne comprenait que des personnalités qualifiées d'ultra-réactionnaires, d'archi-cléricales et réputées ennemies irréductibles du parti libéral; ce qui était non moins étrange, c'est que, dans cette junte, trente-quatre membres, sur trente-cinq, étaient de Mexico. En vérité, si les circonstances ne permettaient pas matériellement d'appeler à cette assemblée suprême des citoyens de toutes les grandes villes du Mexique, au moins, par respect pour le principe de la représentation générale, eût-il fallu y faire entrer des personnes élues par les villes importantes qui se trouvaient dans notre sphère d'occupation ou d'influence : Vera-Cruz, Tampico, Puebla, Jalapa et autres. Mais on préféra tripatouiller, avec la camarilla ambiante, la formation de cette assemblée dite nationale.

Ce fut là une maladresse, une faute capitale, dont l'effet pesa toujours sur les situations politiques futures. C'était la fécondation d'un œuf qui devait, trois ans plus tard, éclore tragiquement à Queretaro.

Enfin, trois jours après l'apparition de ce décret, affiché sur les murs de Mexico, le 21 juin, la junte se réunit et aussitôt arrêta ou, pour mieux dire, ratifia la composition du gouvernement provisoire exécutif, avec trois personnes représentant la quintessence de la réaction et du cléricalisme fanatique : le général Almonte, président ; Mgr Labastida, archevêque de Mexico, et le général Salas. Ces désignations, en partie malheureuses, étaient l'œuvre de M. Dubois de Saligny, ministre de France. On comprend alors qu'on en ait mis la responsabilité au compte de Napoléon III, qui

devait pourtant désapprouver les deux dernières. Ce trio, que l'on dénomma promptement les *Trois Caciques*, prirent le jour même le pouvoir dont se dessaisissait à tort le général Forey.

Le choix des deux généraux était encore acceptable : Almonte, en raison de sa grande notoriété, de ses antécédents diplomatiques ou autres; le général Salas, à cause, au contraire, de son peu d'importance personnelle. Quant au choix de Mgr Labastida, il était déplorable à tous égards.

Almonte était, en réalité, une personnalité importante. Il fut général d'une façon problématique, car, paraît-il, il était colonel à 20 ans ! Il fut homme d'Etat par intermittence et diplomate à l'Etranger quand les circonstances politiques intérieures exigeaient, volontairement ou non, de sa part son éloignement du pays. Il avait toujours rempli des rôles prépondérants dans les révolutions mexicaines et était très qualifié pour remplir celui de premier triumvir, malgré l'ostracisme, souvent intransigeant, qu'il apportait dans l'appréciation et la solution de toutes les questions de politique gouvernementale et sociale. Très homme du monde, affable, de manières distinguées et séduisantes, très intelligent, instruit et meublé, c'était un politicien avisé et retors, dissimulateur habile, pas toujours scrupuleux ni fidèle, qui savait avec art dorer ses pilules empoisonnées. Il occupa les situations les plus élevées et les plus variées dans les sphères gouvernementales des divers partis, même celle de candidat à la présidence. Il remplit plusieurs missions diplomatiques et était, dans les dernières années, ministre du Mexique en France, où il avait trouvé auprès de Napoléon III un accueil privilégié qu'il exploita très habilement au profit de l'intervention française dans les affaires de son pays. Il était, en conséquence, *persona grata* de l'Empereur qui l'avait, à plusieurs reprises, désigné au général Forey pour le grand premier rôle dans le gouvernement provisoire à établir au Mexique.

Du reste, Almonte possédait, dans son pays et dans tous

les partis, une sorte de talisman que lui donnait son origine présumée et en tout cas mystérieuse. On le considérait, en effet, comme le fils de l'abbé Morelos qui, le premier, poussa sur la terre de Montézuma le cri de l'indépendance. La légende rapporte, à cet égard, que, pendant les premières luttes de l'émancipation mexicaine, Morelos, qui conduisait les combattants et se faisait suivre par son fils, que portait sa mère, était souvent obligé de les cacher dans les retraites mystérieuses du pays. Et lorsqu'on lui demandait où était son fils, il répondait : « *Al monte!* » à la montagne. De là vint le nom qui lui fut donné et lui resta. Cette origine romantique lui conserva toujours un certain prestige patriotique.

Mgr Labastida, le deuxième triumvir, était un prélat très brillamment doué, très respectable comme ecclésiastique, ce qui était une note dans ce pays, mais sectaire ardent, passionné, soutenu par un esprit de domination indomptable, clérical excessif et intransigeant, intrigant habile, audacieux et parfois astucieux. Son action, forcément très influente dans les conseils du gouvernement, ne pouvait, en conséquence, que pousser celui-ci vers des mesures cléricales outrées, impolitiques et contraires aux sentiments de conciliation, formulés dans les déclarations du général Forey. C'était donc une faute grave d'avoir choisi ce prince de l'Eglise, dont la présence dans le triumvirat ne présentait, d'autre part, aucun avantage. En outre, ce qui rendait plus dangereuse encore et plus caractéristique l'ingérence d'une si haute et si turbulente personnalité cléricale dans la direction des affaires, c'est qu'on l'accentua davantage, renforça même, par la nomination, comme membre suppléant du gouvernement, de Mgr Ormeachea, autre ecclésiastique mitré intransigeant.

Enfin, le général Salas était un vieux serviteur des armées réactionnaires d'antan, homme très recommandable assurément, mais dont l'initiative personnelle était si faible que sa présence au pouvoir devait laisser aux tendances sou-

vent fâcheuses de ses deux entreprenants collègues, une liberté d'action plus grande et plus regrettable.

Tel était le triumvirat que n'avait pas rêvé Napoléon III:

Les deux premières parties du programme de constitution gouvernementale provisoire étaient donc exécutées. Il ne manquait plus à l'édifice, sorti du chaos comme par enchantement, que les 215 citoyens qui devaient, avec la junte, composer la Constituante chargée de déterminer la forme du gouvernement qu'il convenait de donner au Mexique. Le choix de ces honorables fut rapidement fait. Le 29 juin, la junte en proclama la désignation. Tout naturellement, les deux cent quinze individus étaient pris dans le parti réactionnaire, dociles aux volontés d'Almonte et de M. Dubois de Saligny. C'est ainsi qu'on se conformait aux instructions de l'Empereur : « .... et ensuite, faire voter par le suffrage universel le peuple mexicain, sur la forme de gouvernement à établir » ! Mais le comble de la maladresse des politiciens passionnés qui menaient cette campagne délicate, nécessitant une grande habileté, beaucoup de tact et un immense bon sens, se révéla plus intense dans la façon dont la question fut posée au congrès et dans les termes des articles sur lesquels celui-ci fut appelé à se prononcer.

En effet, le 8 juillet, au Palais du gouvernement, se réunit le fac-similé de congrès qui avait la prétention de représenter toutes les provinces du Mexique, alors que le plus grand nombre d'entr'elles étaient encore soumises au gouvernement de Juarez. Cette première réunion avait pour objet l'appel nominal de ces soi-disant représentants du peuple et la comédie de la vérification des pouvoirs. On s'efforça cependant de l'entourer de solennité, et on invita à y assister toute la tête de colonne de l'armée française : généraux, états-majors, chefs de corps, etc..., tous en tenue de gala. Hélas ! la cérémonie nous parut piteuse ! Ces honorables dont la variété et l'originalité des costumes produisaient un assemblage étrange mais peu solennel, dont les physionomies semblaient plus étonnées de leur présence au milieu de tant

d'honneurs, que convaincus du grand rôle qui leur incom-  
bait, produisirent dans nos esprits une impression plutôt  
pénible. Du reste, la séance fut froide et dépourvue d'en-  
thousiasme.

Le surlendemain, 10 juillet, le congrès se réunit de nou-  
veau en séance publique pour procéder au choix d'une forme  
de gouvernement. Le senior Aguilar, un *licenciado*, naturel-  
lement, c'est-à-dire un lettré, investi de la présidence, pré-  
luda par la lecture d'un rapport, évidemment rédigé avec  
le concours du général Forey et surtout de M. Dubois de  
Saligny, qui démontrait péremptoirement que la forme ré-  
publicaine laissant constamment la porte ouverte aux pro-  
nunciamientos et aux révolutions successives, avait été,  
depuis trop longtemps, la cause des calamités qui avaient  
assailli le Mexique. Il présenta, comme unique gouvernement  
de salut, la Monarchie qui, seule, pouvait, sous des insti-  
tutions sages, réaliser la fusion des deux partis qui se dé-  
chiraient dans le pays, et ramener la paix, l'ordre et la  
prospérité.

Ce préambule était admissible. Mais, si le rapporteur se  
faisait l'avocat d'un principe et d'un régime, il ne pouvait  
ni ne devait également prononcer un jugement. C'est ce qu'il  
fit cependant, contrairement aux intentions formellement  
exprimées par Napoléon III. S'il s'était conformé à ces in-  
tentions, il eût fait voter « par oui ou par non, si le peuple  
mexicain veut une République ou une Monarchie... »

Voici sous quelle forme comminatoire se produisit cet  
étrange plébiscite.

« ARTICLE PREMIER. — La nation adopte pour forme de  
gouvernement la monarchie tempérée, héréditaire, sous un  
Prince catholique. »

C'était bien la carte forcée, voire même le jeu tout entier;  
et pourtant deux honorables votèrent *non*. C'étaient évidem-  
ment deux députés des Terres Chaudes à qui cette monar-  
chie *tempérée* ne disait rien qui vaille !

« ARTICLE 2. — Le Souverain prendra le titre d'Empereur  
du Mexique.

« ARTICLE 3. — La couronne impériale du Mexique est  
offerte à S. A. I. le Prince Ferdinand-Maximilien, Archiduc  
d'Autriche, pour lui et ses descendants. »

Ces deux articles furent votés à l'unanimité. Ce qui montre  
bien que les deux électeurs récalcitrants à l'égard du premier  
article, n'en voulaient qu'à la monarchie tempérée et ju-  
geaient qu'elle serait réchauffée par le titre d'Empereur.

Il convient de faire remarquer, au sujet de l'article 3,  
qu'on a trop insisté sur les descendants. C'était peut-être  
maladroit, car jusqu'alors Maximilien n'avait pas eu de pro-  
géniture.

Enfin, vint le dernier article. *In coda venenum.*

« ARTICLE 3. — Dans le cas où, par des circonstances  
qu'on ne peut prévoir, l'archiduc Maximilien ne prendrait  
pas possession du trône qui lui est offert, la nation mexi-  
caine s'en remet à la bienveillance de S. M. l'Empereur  
Napoléon III pour qu'il désigne un autre prince catholique  
à qui la couronne sera offerte. »

Cet article final rencontra neuf opposants. C'étaient peut-  
être les plus sensés, car les clauses qu'il contenait étaient  
d'une maladresse insondable. Il est incroyable que les Mexi-  
cains du gouvernement et de la junte aient pu avoir la pensée  
d'humilier leur pays au point de l'obliger à accepter de  
lui-même un gouvernement de la part d'un souverain étran-  
ger. Enfin, on ne peut comprendre que le ministre de France  
et le général Forey aient laissé passer une pareille proposi-  
tion qui, le cas échéant, ne pouvait qu'embarrasser l'Em-  
pereur, d'autant peut-être que Napoléon III n'était pas, sans  
doute, au fond, si désireux que le résultat du vote fut un  
Empereur, puisqu'il voulait qu'on consultât également la  
nation sur la République.

Je crois, en effet, qu'il eût accueilli très volontiers cette  
dernière forme de gouvernement bien plus conforme à ses  
vues secrètes d'un protectorat français, dont l'établissement

eût été alors plus facile et plus prompt. J'ai acquis, plus tard, la conviction que, alors que notre Drapeau était déployé sur presque tout le territoire, que nos troupes occupaient la plupart des grandes villes, si on avait, à ce moment, proposé à la nation l'établissement d'une République mexicaine placée sous le protectorat de la France avec une constitution appropriée, sagement libérale et autonome, un plébiscite fait sur ces bases aurait obtenu une immense majorité dans laquelle serait entrée la plus grande partie de l'élément libéral.

Je ne dois cependant pas laisser partir ce congrès mémorable, sans lui rendre le seul hommage flatteur qu'il ait mérité. Si on lui a arraché des votes malheureux, il eut, néanmoins, en terminant ses travaux de bien courte durée, la pensée de voter des remerciements à l'Empereur des Français pour sa généreuse intervention en faveur du peuple mexicain. C'était, pour ce souverain, une bien mince compensation apportée au mécontentement qu'il allait ressentir; mais, au moins, il eût pu avoir quelque satisfaction de n'avoir pas rencontré que des ingrats.

Quoiqu'il en fût, au fond, les résolutions votées par l'assemblée produisirent en ville une émotion considérable. La population, lasse des temps malheureux qu'elle venait de subir, accueillait avec enthousiasme la possibilité d'un régime nouveau. Elle ne recherchait pas ce qu'il pourrait apporter d'heureux, elle ne le pouvait. Mais il ne lui paraissait pas possible de perdre au change. Elle se plaisait à espérer des jours meilleurs. Après tout, la plupart des gens du peuple ne comprenaient pas grand chose à ce qui venait de se passer : les mots de Prince Maximilien, Archiduc d'Autriche, ne leur disaient rien. Certains pensaient que c'était un Prince français puisque c'était l'intervention française qui paraissait l'offrir. Et puis, ils étaient presque en droit de supposer que, avec l'appui des magnifiques troupes qui étaient au milieu d'eux, ils seraient assurés de vivre en paix; c'est ce qu'ils désiraient par dessus tout. Les Indiens principalement,

ces malheureux ilotes, victimes certaines et constantes des révolutions et des luttes, manifestaient une joie folle, et toute cette foule envahissait les places et les rues, se livrant aux démonstrations les plus bruyantes et les plus désordonnées.

Le gouvernement exultait. Les trois caciques, fiers de leur triomphe, se croyaient de grands hommes et, profitant de l'effervescence populaire, sur les conseils du général Forey et de M. Dubois de Saligny qui pensaient avoir fait merveille, ils lancèrent aussitôt, au son des trompes et des cloches, la Proclamation de l'Empire, suivant les ordres de Napoléon III. Ces malheureux étaient absolument emballés ! Le lendemain, on rendit grâce aux dieux par la voix d'un *Te Deum* solennel, chanté dans la cathédrale. Et il nous fallut encore y assister !

Quant au général Forey et à M. Dubois de Saligny, les deux grands pontifes de cette révolution de palais, ils rayonnaient d'orgueil et de satisfaction. Ils croyaient bien sincèrement, surtout le général, avoir rempli leur mission à la plus grande satisfaction de l'Empereur. Quelle inconscience ! Ils savourèrent pendant quelque temps les délices de leur triomphe factice, mais il fallut un jour s'arracher à ces rêveries. Le réveil devait être terrible. Je laisse voyager les courriers maritimes et électriques à travers l'océan et j'attends leur retour cruel.

Désormais, la situation matérielle était changée pour les personnages qui devaient gouverner jusqu'à l'arrivée du nouvel empereur. Alors Almonte, qui se para du titre pompeux de *Régent de l'Empire*, s'installa au Palais et le général Forey transporta son quartier général dans une habitation somptueuse, le palais de Buena-Vista, appartenant à une vieille et riche famille de souche espagnole, les Rincon-Gaillardo, qui étaient absents de Mexico. L'un d'eux, du reste, était avec Juarez, l'autre un peu partout ? Cet immeuble fut loué, meublé complémentirement et avec luxe, par la municipalité pour y loger le commandant en chef de l'armée française. Il fut même acheté quelque temps après.

Tout y fut confortablement organisé, avec des voitures, des chevaux et un personnel domestique. C'était princier et le général Forey s'y installa avec sa maison militaire.

La révolution qui venait de s'accomplir à Mexico, bien qu'elle fût pacifique, était donc en tous points déplorable. Et j'ai tenu à rappeler les détails de cette première œuvre politique exécutée par l'intervention française, ou plutôt sous son patronage, afin d'en faire ressortir le caractère néfaste; car elle a eu une influence qui s'est répercutée sur les événements ultérieurs et a fourni des armes à la cause de Juarez, armes que nos troupes étaient impuissantes à combattre.

J'ai voulu surtout mettre à leur place les responsabilités qu'on a fait retomber sur l'Empereur et sur le maréchal Bazaine, lorsque survint la triste fin de notre intervention. Les douloureux événements qui précédèrent la chute de l'empire mexicain furent la conséquence absolue des fautes commises au début et que ne sut pas réparer Maximilien. Elles ne peuvent être, en aucune façon, imputées à l'Empereur Napoléon III, dont on n'a pas exécuté les instructions, ni au maréchal Bazaine qui, alors, n'a eu à jouer aucun rôle dans cette création de gouvernement, et s'est tenu scrupuleusement à l'écart des manœuvres qui se faisaient, confiné dans sa situation de divisionnaire.

Il n'a même connu les idées de l'Empereur que lorsque la correspondance du souverain avec le général Forey est venue entre ses mains, après le départ de celui-ci. La responsabilité entière de ces fautes, qui lui ont causé plus tard de durs embarras, appartient donc absolument au général Forey et à M. Dubois de Saligny. Du reste, leur rappel en France, après que les événements y eurent été connus, en est une preuve irréfutable.

Cependant, le congrès avait complété son œuvre par la nomination d'une commission, choisie naturellement dans le même esprit que le reste, qui devait se rendre d'urgence en Europe, auprès de l'Archiduc Maximilien, pour faire part

à ce Prince de ce que l'on appelait le *Vœu de la Nation*, et lui demander son acceptation au trône du Mexique. Cette députation devait passer par Paris pour se présenter à l'Empereur Napoléon III, lui témoigner la reconnaissance du peuple mexicain, et aller ensuite à Miramar, après avoir recueilli son président, M. Gutierrez de Estrada, très importante et très honorable personnalité mexicaine, diplomate très habile, âme des intrigues qui avaient déterminé l'intervention ainsi que le choix de l'Archiduc Maximilien. La commission partit, en effet, quelques jours après, emportant trop précipitamment encore, avec les vœux du congrès, les adhésions des quelques grandes villes qui étaient occupées par nos troupes. Le sort en était jeté !

Maximilien ! Mais qu'était donc ce prince charmant qu'on allait quérir dans le château altier, dont les tours se mirent dans les flots bleus de l'Adriatique ? Ce rejeton de vieille race, ce descendant de Charles-Quint, dont on disait des merveilles, était-il de taille à réédifier un empire sur le sol ébranlé de l'ancienne vice-royauté du Mexique, sur le chaos déchiré laissé par une république mexicaine ?

On a beaucoup écrit sur l'Archiduc Maximilien, frère de l'Empereur d'Autriche. On a fait de lui des portraits magnifiques, séduisants même. Il est vrai que c'est surtout après les tragiques événements ensanglantés par sa mort, que sa personnalité était devenue intéressante, légendaire même. On lui a accordé les plus hautes qualités d'intelligence, de tact, d'habileté. Et pourtant qu'a-t-il donc fait pour motiver ces appréciations, antérieurement à la cruelle aventure mexicaine ?

Effectivement, il accomplit des voyages maritimes qui ont développé en lui le goût de la mer, ce qui le fit entrer dans la marine impériale d'Autriche comme lieutenant de vaisseau. Il y fit naturellement très vite une brillante carrière, arriva promptement à son sommet, et il faut reconnaître que, comme grand amiral, il montra des qualités d'organisateur et de novateur dont bénéficia, dans une certaine me-

sure, la force navale de l'Autriche. Puis, un jour, l'Empereur, son frère, préoccupé de la situation où se trouvait son royaume lombard-vénitien, le nomma gouverneur général à Milan. A-t-il réussi dans ce rôle très important, alors que la situation politique intérieure et extérieure était des plus délicates, difficile et susceptible de révéler un grand administrateur, un politique habile, un homme d'Etat avisé ? Malheureusement non. Au début de l'année 1859, alors que la rupture avec le Piémont paraissait inévitable, l'Empereur le releva de ses hautes fonctions, où il n'avait pas su déjouer les intrigues ourdies par le grand homme qu'était M. de Cavour et qui avaient préparé, provoqué la guerre austro-piémontaise sur laquelle se greffa promptement la guerre française. Il n'avait pas eu l'énergie nécessaire pour combattre victorieusement l'esprit de révolution qui appelait les Piémontais. Alors, le jeune prince, humilié, retourna presque exilé dans son château de Miramar, avec la princesse Charlotte qu'il avait épousée deux ans auparavant. Lorsque la guerre fut terminée par les revers mémorables de Magenta et de Solferino, si cruels pour son pays, il fut rendu responsable d'une partie des malheurs qui assaillaient l'Autriche. Le parti militaire lui reprocha sa faiblesse, ses indécisions et sa bonté trop philosophique qui facilitèrent la révolution et les agissements du parti italien dans le royaume lombard-vénitien. Il eut ainsi, pendant longtemps, à Vienne, une situation délicate, sinon désagréable. Puis, il reprit le cours dolent des excursions maritimes rêveuses qu'il aimait, avec l'Archiduchesse Charlotte, également un peu romantique, ainsi que l'attestent les quelques récits qu'elle a écrits, car elle se plaisait à fixer le souvenir de ses impressions souvent très poétiques. Nous en eûmes nous-mêmes des preuves précieuses pendant son séjour au Mexique.

Maximilien poussa même ses excursions aventureuses jusqu'au Brésil, mais il dût laisser en route, à Madère, l'archiduchesse, que la mer éprouvait. Durant ce voyage, il parut plus préoccupé des choses de la mer, de questions scienti-

fiques, d'océanographie, de considérations morales, que de politique. Ce qu'il écrivit au cours de cette campagne révèle particulièrement un état d'âme plutôt mystique et chagrin, une sentimentalité malade, qui dénotent une grande insuffisance de caractère, de tempérament, d'énergie, qualités indispensables pour affronter victorieusement les grandes luttes de la vie, politique principalement. Et dire qu'il avait dans ses armes un aigle à deux têtes ! Quelle ironie !

On a mis en relief, à tous propos, la grande bonté de ce prince. Cette vertu est évidemment très précieuse ; mais elle ne suffit pas, et son excès, d'ailleurs, est souvent dangereux, lorsqu'elle n'est pas appliquée à propos ou qu'elle l'est inutilement. C'est une semence qui ne fructifie pas dans tous les terrains, surtout en politique.

On a écrit qu'il avait le cœur très haut placé ; d'autres ont célébré sa grandeur d'âme. Mais ce cœur et cette âme étaient-ils donc si élevés, lorsque, empereur du Mexique, il continuait à ourdir, dans le sein de la maison d'Autriche, des menées ténébreuses dont j'aurai plus tard à révéler le caractère ? D'ailleurs, il possédait un orgueil plus grand que réfléchi. Il en a donné des preuves étonnantes dans divers incidents survenus au cours de ses voyages. C'était, en somme, un facteur qui devait dénaturer singulièrement l'effet des qualités qu'on lui a prêtées.

En résumé, les caractéristiques que j'ai mises en relief dans cette appréciation des facultés mentales et intellectuelles de Maximilien, se sont, du reste, retrouvées dans son rôle d'empereur, d'homme d'Etat, réorganisateur du Mexique, et elles furent la perte de son œuvre et de lui-même.

Il m'a toujours semblé que ce prince était né sous une mauvaise étoile. Sa jeunesse fut difficile ; ce n'est qu'avec des précautions infinies qu'on parvint à en faire un grand et mince jeune homme, pâle, aux blonds cheveux, aux regards mélancoliques et rêveurs, à l'allure empreinte de race, de noblesse, mais mal assurée. Dans l'adolescence, il dut

subir des épreuves douloureuses de famille, dans cette maison d'Autriche si éprouvée.

On croirait qu'un mauvais génie l'ait couvert, dès sa naissance, de son aile funeste; car à l'heure même où il venait au monde, dans le vieux château de Schönbrunn, un autre prince, âgé de 20 ans, portant le plus grand nom du monde, s'éteignait dans ce même château impérial d'un mal inconnu qu'on ne voulut jamais définir. Le cercueil du roi de Rome frôla le berceau de l'Empereur du Mexique, et il semble qu'un inexorable destin ait voulu, en un jour sinistre d'orage, venger à Queretaro.... la mort mystérieuse du fils de Napoléon I<sup>er</sup> et de Marie-Louise, Archiduchesse d'Autriche !

## CHAPITRE II

### MONOGRAPHIE DE MEXICO

---

La ville de Mexico. — Edifices et Couvents. — La Cathédrale, son trésor. — Les monuments profanes. — Population. — Mœurs et coutumes mondaines. — Environs de Mexico. — Tacubaya. — Chapultepec. — Sanctuaire de Guadalupe,

Pendant que se perpétrèrent les premiers actes effectifs de notre action politique au Mexique, nos troupes, installées dans Mexico et ses environs, jouissaient d'un repos bien gagné et savouraient les charmes de la vie spéciale que comportaient les mœurs de la population.

Mexico était-elle une ville captivante pour le grand public ? Assurément non. Elle n'était qu'originale pour un Européen. Bâtie sur un terrain lacustre, au bord de deux lacs, immenses mais peu profonds, dont les eaux enlacent la cité dans un réseau de canaux, qui pénètrent dans toutes les rues par des rigoles recouvertes, les parcourant dans leur milieu, Mexico fut baptisée : la Venise aztèque. Les rues droites et rectangulaires, bordées dans la partie centrale seulement par des maisons à terrasses, peu élevées et aux façades plus ou moins ornées dans les quartiers riches, seraient d'une monotonie désespérante s'il ne surgissait un peu partout les immenses et lourdes bâtisses des vieux couvents à l'extérieur rébarbatif, destiné à défendre, à dissimuler aussi le luxe et le confort de l'intérieur, ainsi que la richesse architecturale et artistique de leurs chapelles monumentales. Ces édifices mystérieux étaient empreints d'un prestige pres-